

## **LES RUMINADES D'UN CAMPLUCHARD...**

Les bouffe-galette sont en vacances, et pour tout le mal que je leur veux, j'ose souhaiter qu'ils y restent à perpète, - le populo n'ayant rien à perdre à leur absence... Aux bords de mer, sur les plages ensoleillées, les richards fourmillent. Tout est à la rigolade pour les jean-foutre de la haute... Sous les frais ombrages, ce qu'ils s'en moquent des mistoufliers qui arpentent les grandes routes en mendigotant du turbin, - des mal blanchis de l'usine et des bons bougres de la Terre qui crèvent à la peine, pour tenir les porcs à l'engrais.

Et pendant ce temps, la moisson bat son plein à la campluche..., le village et la ferme ont bougrement changé d'aspect: d'un soleil à l'autre, les portes et les volets des cahutes demeurent clos, le forgeron ne frappe plus son fer, l'artisan a plaqué son échoppe, la nourrice elle-même a porté son têtard aux champs.

Plus âme qui vive dans les pauvres bicoques! Si ce n'était des poules qui picorent dans les chemins poudreux, des canards qui barbotent, au soleil, dans des flaques d'eau bourbeuse et des chats qui ronronnent et s'étirent à l'ombre, le bourg aurait un faux air de cimetière. Toute l'animation, toute la vie sont concentrés dans les terres oh, sous la faux et la faucille, tombe le blé qui fait le pain.

Rude turbin, nom de dieu, que celui de la moisson! C'est le plus dur de toute l'année. Toute la journée se passe au grand soleil, au milieu des épis, suant et peinant du matin au soir.... et si encore le fanal était bien garni!

Par cette chaleur du diable, on aurait besoin de moins de fatigue, ou au moins viét-daze, puisqu'on travaille plus dur que jamais, de se soigner en conséquence: plus on perd de forces et plus on a besoin de se requinquer! On donne un picotin d'avoine au canasson qui a fourni une plus grande course, on bourre de charbon la machine à qui on demande plus de force, - hélas, foutre!, l'homme ne peut, les trois quarts du temps, faire pour lui ce qu'il fait pour la bête, ou bien pour la machine.

Nombreux sont les patelins où les culs-terreux bouffent exclusivement du pain noir: le méteil, le sarrasin, le seigle, voire même le maïs, sont les seules farines que pétrissent les bons bougres; les châtaignes forment un appoint considérable dans la nourriture des gars du Limousin, du Périgord et du Quercy. Quant au froment, on le laisse aux maîtres.

La viande de boucherie est un luxe qu'on se paie deux ou trois fois par an, la volaille elle-même va se boulotter à la ville et pendant ce temps, mille dieux, la broche du paysan se rouille, faute de ne pas servir.

C'est comme le piccolo qui réchauffe le cœur et émoustille le sang, au lieu d'en lamper des grandes verrees on va se rincer la dalle à l'eau qui croupit dans les ornières et les mares.

Et pourquoi ces privations, nom d'un foutre, à l'heure où l'on cueille ce trésor qui, depuis les semailles, a coûté tant de peines et d'appréhensions?

C'est que, tonnerre, ce blé que coupent nos faucilles, qui nous a coûté tant de labours, de hersages, de semailles, de sarclages; ce blé que nous avons suivi de grain en herbe, herbe en épi... avec les mêmes craintes, les mêmes espoirs, les mêmes soucis que ceux d'une mère au berceau de son loup-piot, - eh bien, pécaïre, c'est pas pour nous qui l'engrangerons!

Ou du moins, bon dieu, si nous l'enrangeons, ce ne sera pas dans notre grange.

D'autres qui n'ont pas été à la peine seront à l'honneur... et au profit! Le plus clair de la moisson ira à la racaille gouvernementale, aux employés de tout poil, aux curés, aux gros proprios, aux accapareurs et aux usuriers.

Quant aux campluchards, nom d'un pet, après avoir tout fait, ils auront peau de balle et balai de crin. Le journalier, le domestique, avec leurs gagees de rien du tout; le fermier avec sa rente famineuse; le métayer avec ses redevances, travaillent exclusivement pour le monsieur du château.

Et Jacques Bonhomme lui-même, le soi-disant proprio, qui turbine ces petites parcelles que jusqu'ici les charognes ont bien voulu lui laisser, quoi donc qu'il lui restera après avoir payé son boulanger, l'impôt, l'intérêt et le reste?... Pas un rotin, mille tonnerres!

Et tout ça, cré pétard, en échange et comme résultat d'un travail que les galériens refuseraient de faire.

C'est triste, foutre de foutre! d'autant plus triste que ça pourrait marcher richement mieux.

Ce qui est une galère pourrait être une partie de rigolade: des bandes de volontaires, non plus les maigres et hâves trimardeurs qui dans la Beauce, et autres plaines de grande culture, s'amènent plein les chemins, mais des joyeux drilles, des bons frangins des villes radineraient nous donner un coup de main, - sans compter les rupines mécaniques, les moissonneuses aux muscles solides.

Gueuletons copieux et joyeuses farandoles entrelarderaient un turbin des plus agréables, - plus d'emmerdements ni de soucis, rien que la peine de se laisser vivre.

«*Mais pour ce faire*, diront les camerluches, *quel est donc le chemin qu'il faut prendre?*». Il n'est pas bien difficile, les fistons, il faut tout simplement marcher droit: avoir la jugeotte assez décrassée pour refuser de nourrir les feignants, - les morpions d'employés, le mec de percepteur, mossieu le comte et les gros bourgeois.

Pourquoi ces animaux-là ne lâcheraient-ils pas leur métier de feignasses? S'ils veulent bouffer autre chose que des briques à la sauce aux cailloux qu'ils s'attellent donc au turbin, - kif-kif les frères et amis.

Pour lors, l'impôt, l'hypothèque, la rente et autres infections iraient rejoindre au musée des salopises et des horreurs, les dîmes, les corvées et autres redevances de l'ancien régime.

Enfin on respirait librement! On ne serait plus gênés dans les entournares... Les bons fieux ayant appris à diriger leur besogne à la bonne franquette, le distinguo entre gras et maigres, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés aurait coulé dans le trou à purin: on serait tous frangins, dans un communisme sans maîtres, ni dirigeants. Faute de niguedouilles voulant se laisser pomper la vie, les sangsues rapaces et goulues auraient crevé!

Si la terre a une valeur, ce n'est pas aux oremus des ratichons, aux crapuleries des seigneurs, aux panamitades des bourgeois, à la jeanfoutrierie des députés qu'elle le doit, - mais bien au turbin de nos paternels qui ont défriché la brousse, asséché les marais, percé les routes, bâti les villages.

Et c'est nous-mêmes, cré couillon, qui, des semailles à la moisson, continuons à maintenir la bonne terre en rapport.

Comment se fait-il qu'elle ne nous appartient pas?

Évidemment, ce truc-là changera un de ces quatre matins. Le système capitaliste et gouvernemental, qui paraît si fort, à ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur pif, s'évanouira comme une bouse de vache en temps d'orage. Si bien que la puante engeance se carapatera, kif-kif une bande de lapins fuyards.

C'est pour le coup que la bourgeoisie pourra ruminer sur les dangers du mauvais exemple! Le «*mauvais exemple*» qu'elle a donné, en secouant - il y a un siècle - les puces à la noblesse, sera suivi par le populo: gars des villes et bons bougres des campagnes marcheront la main dans la main.

**Le Père BARBASSOU.**